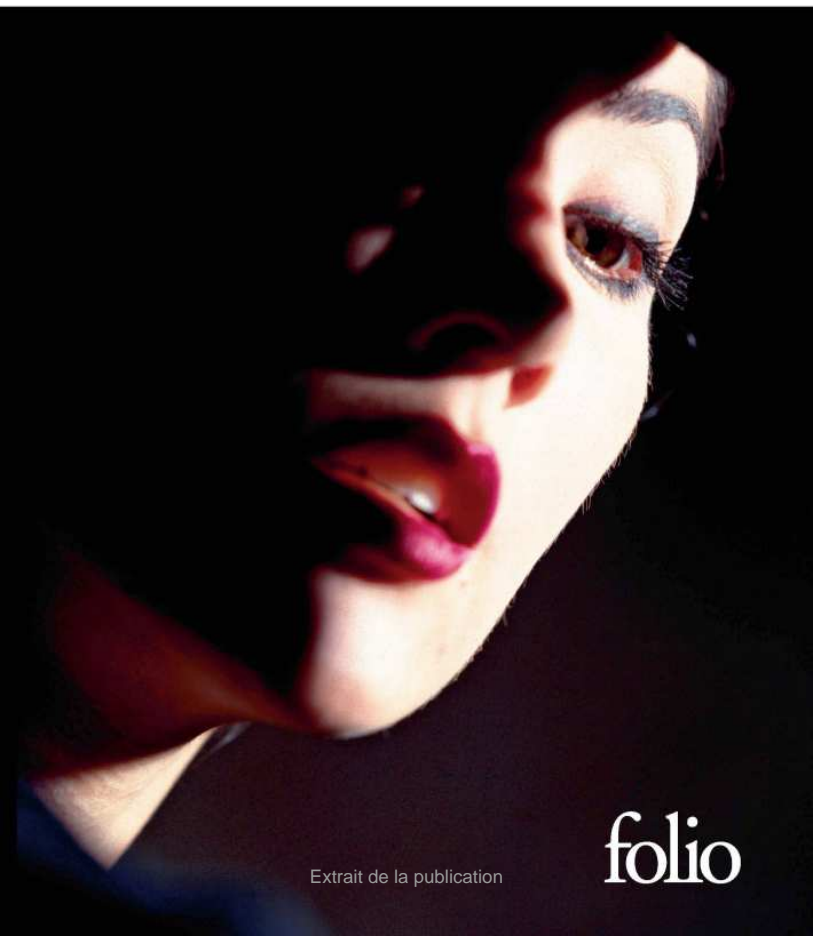


Éric Fottorino

Baisers de cinéma



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Éric Fottorino

Baisers
de cinéma

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2007.*

Extrait de la publication

Licencié en droit et diplômé en sciences politiques, Éric Fottorino est directeur du journal *Le Monde*. Il a publié son premier roman, *Rochelle*, en 1991. *Un territoire fragile* (Stock) a reçu le prix Europe 1 et le prix des Bibliothécaires. Il est également l'auteur de *Caresse de rouge*, paru aux Éditions Gallimard, couronné par le prix François-Mauriac 2004 ; *Korsakov*, son septième roman, a été récompensé par le prix Roman France Télévisions 2004, et par le prix des Libraires 2005. Il a reçu le prix Femina 2007 pour *Baisers de cinéma* (Gallimard).

*Pour Alexandra,
dite « Zouzou »*

*Le sens caché de ma vie aura été de
fuir un père présent et de chercher sans
fin une mère disparue.*

OLIVIER ADAM

Falaises

Ce récit appartient au XX^e siècle.

En ce temps-là, pour qui voulait téléphoner dans la rue, il fallait quelques pièces de monnaie frappées en francs ou une carte à introduire dans l'appareil d'une cabine. On pouvait aussi choisir d'entrer dans un café et demander un jeton. En ce temps-là encore, c'est seulement par la poste, selon le bon vouloir du facteur, et en l'absence d'intempéries, qu'on recevait du courrier.

Mon père était photographe de plateau. Dans les années soixante, on le croisait aux studios de Boulogne en compagnie de jeunes gens qui s'exerçaient à vivre de leurs rêves. Il y avait là Nestor Kapoulos, Jean-Louis Huchet, Éric de Max, Mucir et bien sûr Gaby Noël, des noms connus des seuls amateurs de génériques. La caméra régnait alors en maître. Elle buvait tout du mouvement et mon père se faisait discret pour figer les artistes dans leur plus belle expression. Les meilleurs clichés paraissaient dans *Cinéma-monde*. La plupart finissaient placardés sur les murs du Grand Rex ou de l'Atrium, sous des protections de verre ou à même le regard des badauds qui parfois les volaient. Je crois que mon père avait l'œil. Il savait saisir une défaillance, une colère muette, la trace infime d'un incident de tournage sur un visage très pur. On aurait dit qu'il pressentait chez les comédiens leurs moments d'abandon, leur peur de n'être

pas à la hauteur du film, du metteur en scène ou seulement de leur propre image.

Avant qu'il ne brûle dans un incendie, l'appartement de mon père était rempli de ces magies instantanées. Un bâillement de Martine Carol, l'œil sombre de Françoise Dorléac, cet étrange désarroi sur les lèvres de Delphine Seyrig avant qu'une voix crie « moteur ». À ma connaissance, aucun de ces tirages ne fut jamais publié. Ils appartenaient au mystère comme les parures des anciens pharaons ou les étoles des sacristies. Mon père les prenait pour lui. J'ai envie de croire qu'il les prenait pour moi, surtout les actrices, en me laissant le soin de choisir.

Je ne sais rien de mes origines. Je suis né à Paris de mère inconnue et mon père photographiait les héroïnes. Peu avant sa mort, il me confia que je devais mon existence à un baiser de cinéma.

Mon père donnait peu de détails sur son métier. Il noircissait de minces carnets d'une écriture rapide, sans former aucune lettre, jetant à la diable quelques notes qui lui servaient sur d'autres tournages. Sa vie, c'était la lumière. Il ne pensait qu'à elle, et la nuit il en rêvait. Il lui arrivait de se lever le matin et de dire avant toute chose : « J'ai imaginé un gris naturel qui irait très bien pour la scène en mer. » Ensuite il m'embrassait sans un mot et je demeurais la journée entière dans le secret de ce gris sculpté par lui au milieu d'un songe.

Le refuge de mon père était un grand studio avec du parquet flottant, des murs blancs et nus, une large poutre crevassée en son milieu qui traversait le plafond. Une porte donnait sur une minuscule cuisine, une autre sur la salle d'eau. Par la fenêtre, on apercevait la Seine et les arches de Notre-Dame. Au-dessus du canapé-lit était cloué un crucifix avec son Jésus-triste, comme l'appelait mon père. Il avait passé là les derniers mois de sa vie, entre deux séjours à l'hôpital. « Je rentre dans ma tanière », m'annonçait-il au téléphone, quand il faussait compagnie à ses médecins pour regagner l'île Saint-Louis.

Mon père refusait que je lui rende visite à Villejuif. J'ai respecté ce souhait qui était peut-être une coquetterie. À force de photographier les comédiennes, d'éclairer leur bon profil et d'arranger ce qu'il appelait les visages difficiles, il avait dû penser qu'à son tour il était en droit

de ne se montrer qu'à son avantage. La veille d'entamer ses séances de rayons, il s'était rendu au Studio Harcourt où il comptait nombre d'amis. Il s'était laissé tirer le portrait, un noir et blanc irréprochable dans une lumière douce. Il n'aurait pas fait mieux s'il s'était placé lui-même derrière l'objectif. « Le traitement va m'abîmer. Autant saisir une dernière fois la bête intacte », m'avait-il lancé comme en s'excusant, un jour que j'avais découvert un de ces tirages sur son bureau. Je m'étais abstenu d'y toucher. Il resta longtemps parmi toutes ces comédiennes que mon père semblait avoir créées.

Peu après sa disparition, j'étais allé chez lui un soir rue Budé, puis je m'étais posté à la fenêtre. Je voulais voir ce qu'il voyait quand la mort lui laissait une permission de sortie. Avec la nuit, le quai d'Orléans était bondé de Japonais, d'Américains en goguette, de ces familles très blondes que la Scandinavie envoie à Paris, au printemps. Plus tard s'étaient insinuées les silhouettes en perfecto des films de Melville, les solitaires, les loups de rencontre. Des bateaux-mouches remuaient l'eau de la Seine et projetaient sur les façades la lueur violente de leurs halogènes. J'entendais les commentaires enregistrés en plusieurs langues, « sur votre gauche l'île Saint-Louis », « *a sinistra...* ».

On ne se comprenait pas, mon père et moi. Je ne faisais pas beaucoup d'efforts. L'été de mes

seize ans, j'avais trouvé un travail saisonnier dans un cinéma du Quartier latin. Il s'agissait de colorier en rouge vif les lèvres de Marilyn sur des dizaines de clichés anciens. Le gérant voulait afficher ces images dans tout l'arrondissement et même jusqu'aux Champs-Élysées pour annoncer la reprise de *Certains l'aiment chaud* dans sa petite salle de la rue des Écoles. Je revois l'expression désolée de mon père lorsque je lui avais dit à quoi j'occupais mes journées. Je croyais qu'il aurait été heureux que je travaille dans sa partie. Il m'aurait transmis son savoir et ses astuces, des choses apprises de l'existence qu'il m'aurait données l'air de rien, comme en contrebande, dans les coulisses de la vie. Mais que le fils de Jean Hector, le prince du noir et blanc, fût payé pour repeindre dans des tons criards les lèvres de Marilyn... Je n'avais pas mesuré l'étendue de ma provocation. Il fallut ce moment passé chez lui, au milieu de son œuvre silencieuse, pour que j'en prenne douloureusement conscience.

Ce soir-là, je m'étais assis devant le bureau et j'avais interrogé nombre de visages endormis dans le désordre du temps, éternelles demoiselles du grand écran : Jeanne Moreau, Emmanuelle Riva, Françoise Arnoul, Claire Maurier, Anna Karina, Brigitte Fossey, Claude Jade, Sandra Milo. Et les actrices à taches de rous-

seur, Marlène Jobert, Mireille Darc, Marthe Keller, Dany Carrel que mon père appelait Siam. Plusieurs photos de Françoise Dorléac étaient retenues par un élastique, avec écrit en bas à gauche, au crayon : « Framboise ». Certaines figures ne m'évoquaient absolument rien. Comme Haydée Politoff dont le nom était inscrit au dos avec celui d'Éric Rohmer. Était-ce sa coupe à la garçonne, un rien d'enfantin dans l'expression ? Je lui ressemblais un peu, seulement un peu, cela ne suffisait pas pour élire une mère. Et puis mon visage était si banal que j'aurais pu ressembler à n'importe qui.

Des paroles de mon père retentissaient en moi. Je l'entendais parler des femmes qui trichaient sur leur âge. C'était un casse-tête pour lui de se procurer des filtres assez puissants pour atténuer une lumière trop franche sur une peau flétrie. À son époque, les comédiennes ne connaissaient pas la chirurgie esthétique. Il devait accomplir des miracles avec l'éclairage des abat-jour qui adoucissaient, polissaient, mentaient par omission.

Un soir, croyant avoir capté mon attention, il m'avait confié ses trouvailles pour embellir les femmes de cinéma. Sans trahir son nom, il avait évoqué une vedette aux cheveux plantés très bas sur le front, dont la bouche et le menton paraissaient exagérément grossis. Mais, une fois ses sourcils ramenés à une simple ligne, ses traits

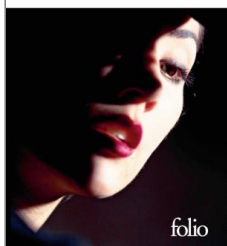
retrouvaient un équilibre parfait. « Deux millimètres ont suffi, s'était-il écrié, tu te rends compte, deux petits millimètres ! » Des comédiennes acceptaient aussi de se faire arracher une ou deux molaires. Leurs joues accusaient alors une légère dépression qui piégeait la lumière. Selon mon père, un visage ne pouvait supporter un éclairage tombé du ciel. Une lumière méridienne creusait les cavités en ombrant les yeux. Il m'avait parlé des filles à marier des tropiques qui ne consentent à sortir qu'au soir, lorsque l'intensité affaiblie du jour corrige leurs disgrâces. Il lui arrivait de séduire des créatures dans les night-clubs ou à la lueur des lampes. Mais il réservait son jugement au lendemain, lorsqu'il donnait ses rendez-vous au Flore en l'Île, le dernier lieu où je l'ai vu vivant. Mon père s'installait à la table du fond, près de la grande baie vitrée. Le soleil marquait midi et les visages parlaient sans fard. La plupart du temps, ses conquêtes de la nuit étaient recalées dans la lumière absolue de l'île Saint-Louis. C'est pourquoi il n'aimait que la compagnie des jeunes femmes. C'est pourquoi il en changeait souvent. La dernière année il était resté seul, entouré de photos hors du temps qui avaient fini par mentir et voisinaient avec son portrait du Studio Harcourt en vieux petit garçon.

Je suis habitué aux déménagements, aux appartements qui finissent en cartons, aux chambres vidées à la hâte. Enfant, j'ai écumé toutes les pensions de la côte pour gosses de riches. Royan. La Rochelle. Les Sables-d'Olonne. Mon père n'avait aucune attache. Pas de famille, pas de vieille tante, pas de cousins encombrants avec qui partager de mauvais souvenirs. Il s'arrangeait pour traverser l'existence sans témoin, comme si sa vie avait été un crime parfait.

Je n'avais pas imaginé que je devrais un jour m'occuper de ses intérêts, lui qui m'avait tenu éloigné de tout et d'abord de la grande affaire de ma naissance. J'étais passé de main en main, sans poser de questions. Par bribes, j'avais appris le minimum. Qu'il avait décoré des vitrines sur les Grands Boulevards. Qu'il avait travaillé comme garçon de cage dans un cirque de la banlieue parisienne. Un soir que nous marchions le long

LA FRANCE EN FRICHES, *Lieu commun*, 1989.
LA PISTE BLANCHE, *Balland*, 1991.
ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (Folio, n° 4179).
MOI AUSSI JE ME SOUVIENS, *Balland*, 1992.
BESOIN D'AFRIQUE, avec Christophe Guillemin et Érik Orsenna,
Fayard, 1992.
L'HOMME DE TERRE, *Fayard*, 1993.
C'ÉTAIT AILLEURS, avec Hans Silvester, *La Martinière*, 2006.
LA FRANCE VUE DU TOUR, avec Jacques Augendre, *Solar*,
2007.

Éric Fottorino
Baisers de cinéma



Baisers de cinéma

Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre

Baisers de cinéma d'Éric Fottorino

a été réalisée le 23 juin 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070358816).

Code Sodis : N50151 - ISBN : 9782072451669.

Numéro d'édition : 175794.